

Portrait de l'artiste en démiurge

André Dudemaine

Number 153, September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dudemaine, A. (2011). Portrait de l'artiste en démiurge. *24 images*, (153), 52–53.

PORTRAIT DE L'ARTISTE EN DÉMIURGE

par André Dudemaine

PREMIER AVRIL 2001, AU NATIVE AMERICAN FILM AND VIDEO FESTIVAL, DANS LES INSTALLATIONS new-yorkaises du National Museum of the American Indian, c'est la première de *A Message from Pandora*, film de James Cameron où il narre son voyage sur le Xingu au Brésil où il alla, un an plus tôt, à l'invitation d'un groupe environnementaliste, Amazon Watch, dans le cadre d'une campagne d'opposition au projet hydroélectrique de Belo Monte. On se souviendra de Raoni, chef kayapo, et de son amitié avec Sting lorsqu'un premier mouvement de protestation avait réussi à stopper la construction d'un barrage dans cette région dans les années 1990. Obtenir le soutien de superstars du monde des arts semble donc à une stratégie dans laquelle les leaders indigènes du cru se montrent fort efficaces.

Pas de Cameron donc à New York, mais un simple représentant d'Amazon Watch venu présenter le film de 20 minutes qui bientôt, nous dit-il, va être distribué sur Internet. Le morceau de bravoure de ce court métrage est une cérémonie où Cameron lui-même se fait maquiller aux couleurs guerrières et reçoit par la suite des cadeaux qui l'intronisent dans son rôle de défenseur du territoire, notamment une lance et un couvre-chef. De la salle, j'admets que je suis plutôt du côté (minoritaire) des sceptiques. Vanité de l'homme blanc, pensai-je alors, imaginant les Kayapos dispensant à leurs voisins un cours intensif Stardom 101 ou comment se faire des amis chez les riches et puissants, tout en gagnant la bataille territoriale. Mais, néanmoins fascinant m'est

dans ce pays où Chevron a été condamné à des amendes historiques pour avoir contaminé des régions entières. Eriberto était venu à Montréal en 2007 pour présenter *I Defend the Jungle*, son premier film. Il avait alors raconté comment il avait dû surmonter les réticences des anciens du village à l'égard du tournage, un tabou interdisant de faire une image de quelqu'un. Mais, face à la menace de destruction qui pesait sur leur univers, ils se rendirent aux arguments des jeunes qui faisaient valoir l'utilité de faire voyager les images par satellite et Internet pour faire connaître le combat des Kichwas et documenter les dommages causés par l'exploitation pétrolière. Eriberto est à New York pour présenter une autre vidéo. Le sujet : toujours dans la perspective de protection du territoire et de leur héritage culturel, les Kichwas sont à construire, en plantant des rangées d'arbres à fleurs, un chemin qui bordera leur territoire, geste de souveraineté qui rendra visibles, « sur la terre comme du ciel » précise le chef du village, les frontières du pays de Sarayaku. Le film, intitulé *Sisa Nambi*, s'ouvre d'ailleurs sur une image satellite de l'Équateur tirée de Google Earth.

les peuples premiers qui ont su garder leurs traditions ont encore l'instinct vital qui a toujours garanti la survie de l'humanité.

Cassandra macluhanienne, Mander nous dit qu'il n'y a pas de technologie innocente. En coupant le contact intime entre l'homme et la nature, les environnements artificiels rendent ceux qui y habitent aveugles et insensibles à l'appropriation destructrice des ressources de la planète par les grandes compagnies. Avec un humour corrosif, Mander dresse un portrait dévastateur des technopoles utopiques, tels les Disney World et l'Edmonton Mall (le plus grand centre commercial de la planète), où on recrée de faux milieux naturels à l'usage des foules béates qui, intoxiquées, perdent de vue les enjeux environnementaux. Il exhorte les peuples autochtones à refuser d'utiliser les moyens technologiques pour faire l'inventaire, par exemple, des arbres d'une forêt; l'instrument à la longue transforme l'esprit de l'utilisateur qui finira, dans l'exemple donné, par ne plus voir dans les arbres qu'une ressource mesurable et donc exploitable.

L'IMAGE COMME EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Lors d'une table ronde qui avait lieu sur le thème des rivières à protéger, un aîné cayuga, faisant allusion au film *A Message from Pandora*, émit l'opinion que « si un homme blanc se met à porter le maquillage des Amérindiens, quelque chose est en train de se passer ».

Serait-ce donc que la vanité pourrait aller au-delà d'elle-même dans une traversée des apparences pour mener celui qui en est affligé, dans un détour inattendu du chemin, vers une expérience authentique? Ainsi Cameron vient-il de lui-même à la rencontre



A Message from Pandora (2010) de James Cameron

apparu le parallèle tracé par Cameron lui-même, toujours aussi peu porté sur la modestie, entre la technofictive Pandora et le milieu naturel de la forêt amazonienne.

Et puis le soir, je croise Eriberto Gualinga, un Kichwa de Sarayaku dans la partie amazonienne de l'Équateur. Les gens de son groupe ont réussi à préserver intact leur territoire contre les compagnies pétrolières qui, on le sait, ont laissé de lourds dégâts écologiques

L'IMAGE COMME PIÈGE

Un penseur de l'écologie radicale américaine, Jerry Mander, déjà célèbre pour son livre *Four Arguments for the Elimination of Television* (1978), s'est approché de la pensée amérindienne dans un autre ouvrage intitulé *In the Absence of the Sacred* (1991).

Selon Mander, l'image virtuelle nous éloigne du contact direct avec la nature et nos semblables. Les sociétés sont ainsi en train de perdre le sens du sacré qui a toujours été le fondement de la sagesse dans la relation entre l'homme et son milieu naturel. Seuls

d'êtres de chair et de sang qui ont la particularité de ressembler aux personnages de son scénario. Le réalisateur de *Titanic*, dans une entrevue au *New York Times*, dit lui-même qu'il a été poussé comme malgré lui à s'engager dans l'action et que la colère qu'il ressent aujourd'hui va influencer le cours de l'histoire... de Pandora, dans la suite qu'il est en train de donner à *Avatar*.

On rejoint ainsi l'idée néoplatonicienne (ou post-platonicienne, devrait-on dire) selon laquelle l'œuvre d'art n'imité pas la nature mais en offre une image idéale que la nature elle-même ne peut réaliser dans ses créatures toutes imparfaites mais qui, toutes, tendent vers la forme modèle que l'artiste, lui, peut percevoir; Mander resterait, de son côté, plus proche de la rigueur platonicienne dans sa condamnation tous azimuts de l'image fabriquée.

Dans une séquence insérée dans *A Message from Pandora*, on voit une Na'vi avec un iPhone à la main et, sur cet écran, la circulation de la sève dans l'arbre sur laquelle le protagoniste a braqué l'appareil. La vérité botanique, elle-même métaphore de l'unité du vivant, est ainsi représentée par une créature imaginaire regardant un arbre artificiel dont l'activité interne est révélée sur l'écran d'un téléphone électronique inexistant, le tout vu en trois dimensions grâce à une illusion d'optique.

Il y a de plus en plus, et pas seulement dans les films de Cameron, un investissement politique des images de synthèse – les images venues de Google Earth dans *Sisa Nambi* en sont un exemple parmi d'autres – qui prennent la figure d'une vérité qu'on perçoit au-delà de l'expérience immédiate, c'est-à-dire une véritable révélation sous forme de contact bionique avec cet essentiel qui est caché aux yeux. Et pour conjurer le vertige antonionien où l'image se dilue en pixels dérisoires laissant l'homme seul face à un univers indéchiffrable, l'artiste, tel Jack Sully, héros d'*Avatar*, doit lui-même mettre à l'épreuve son corps en s'engageant dans des expériences limites. Guy Laliberté se lance dans la stratosphère tandis que Cameron, nous apprend la rumeur *pipeule*, plonge au plus profond des océans. Sous-marins et satellites high-tech sont aujourd'hui les chars de feu des nouveaux prophètes et prennent la place qui était dévolue aux soucoupes volantes dans les décennies précédentes. (À la lumière de tout cela, on comprendra



Avatar (2009) de James Cameron

que Raël est définitivement *out* et on ne se surprendra plus de sa disparition subite des écrans radar de la grande constellation médiatico-mythologique qui prétend faire de chacun de nous les citoyens d'un village global.)

Parallèlement se met en place la vision d'un regard supraterrrestre qui émane de la superstructure technologique qui enveloppe la planète. Des actions sont accomplies pour être enregistrées, captées et inscrites dans l'appareillage complexe qui leur donnera sens et répercussion. Là où se cachait un Big Brother menaçant se trouve aujourd'hui l'agora des frères humains. Nouveau paradigme de la responsabilité morale, la technosphère est devenue elle-même l'œil de Dieu et le regard de nos semblables. Désormais, les révolutions seront Facebook ou ne seront pas.

SAGES DEVANT L'IMAGE

À Montréal, le 28 mai 2011, c'est le vernissage d'une double exposition amérindienne à la maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce. Le directeur, Luc Côté, y a invité Raymond Dupuis, Malécite vivant à Montréal et Jacques Newashish, Atikamekw de Wemotaci en Haute-Mauricie, à occuper les espaces d'exposition.

Dans *Carbone régénérateur*, Newashish utilise des morceaux d'arbres brûlés, des cartons calcinés et des cailloux couverts de

suie pour parler de renaissance. Dupuis, pour sa part, a réalisé une murale monumentale en amalgamant une série de collages qui sont autant de descriptions des lieux de son existence urbaine. Sous l'asphalte et le béton, les signes de l'amérindianité de Montréal font irruption et éruption, et des milliers de cryptogrammes joyeux éclatent couvrant de leur tintamarre, tels des graffitis aériens et sonores, l'inertie discursive des murs muets. L'œuvre, une murale de quatre-vingt-dix pieds de long, s'appelle *Tipis de briques*.

Petits Poucets songeurs, les artistes ont ici patiemment tissé d'après leur expérience quotidienne le sujet de leurs œuvres. L'au-delà de l'image, c'est l'esprit du lieu qui souffle bien où il veut, et qui souffle fort ici, dans les salles d'exposition, les pires aveugles étant ceux qui ne voudraient point l'entendre. Sans machineries prométhéennes, l'homme du commun dans son parcours d'honnête homme vit une odyssée qui peut le mener à une compréhension intime de l'univers; et s'il affûte son regard, il pourra embrasser le monde. Cette leçon vaut bien une chronique, sans doute. 📺